Alexandre Dumas, père

Blanche de Beaulieu

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Franz Xaver Winterhalter (1805-1873), *Carmen Aguado, duchesse de Montmorency* (détail), Musée du château de Versailles, France.

William Henry Powell (1823-1879), *Portrait d'Alexandre Dumas* (1855), Smithsonian American Art Museum, Washington, États-Unis.

I

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 1893, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu de l'autre côté de la vallée un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée, qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançaient un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondus avec les nuages d'un ciel bas et brumeux ; il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirales, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau ; il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu ; de temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd ; il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin ; il eût entendu des cris et des rires, et il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village.

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre ; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas, on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et, à chaque instant, des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans ; de longs cheveux blonds séparés sur le front tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres ; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général ; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républic... ains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits. Il était courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, et il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre ! dit-il en se relevant à demi... Alexandre ! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps ?

— Qu'y a-t-il ? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane ; qu'y a-t-il ? Est-ce l'ennemi qui nous vient ? Et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur même au milieu de la menace.

— Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas longtemps à vivre non plus ; mais moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre ? dit-il.

— Le représentant du peuple, Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables ?

— Dans un bois à une lieue et demie d'ici ; vois sur la carte, c'est là.

— Oui, mais sur la carte il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau, en poussant la porte du pied, et en lui montrant le village en feu, sors, et tu te chaufferas... Hé ! qu'est-ce là, citoyens ?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des vivres, avaient découvert, dans un espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitants du village, lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise ; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête ; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions ; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte, un soldat le poussa dans l'intérieur, il alla en trébuchant s'appuyer contre le mur, chancela un instant en oscillant sur ses jambes demi-ployées ; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

— Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau ; nous avons un guide.

— Lequel ?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a dans ce que ce drôle a bu du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit :

— Viens, lui dit-il ; et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert ; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avaient dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui un instant auparavant s'y trouvaient.

— Et maintenant, ajouta-t-il en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile ; Marceau se retourna pour chercher son collègue, il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement ; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention ; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux étaient refermés, ses mouvements étaient ceux d'un homme qui se rendort ; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table, tout tomba pêle-mêle, le soldat de faction entrouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade : « C'est le citoyen qui rêve. »

Cependant, celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat ; puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle ; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté ; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement toujours couché vers l'entrée de la cabane ; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre entrouverte ; puis arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri, il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien : celui-là était de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas ; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci, lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

— Je t'avais promis un guide, Marceau, en voici un, et intelligent, je l'espère.

— Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan, il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. – Citoyens, – il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés – que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne, il sera notre guide ; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle, et jetez-le par-dessus la haie.

Puis quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait alentour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'allongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Montfaucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et, lorsque, quelques minutes après, la lune passa entre deux nuages, et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écailles d'acier.

II

C'est une triste chose pour une armée qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour, quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples, se dressant alentour du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs ; quand les sons frémissants des instruments de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourrez bien : c'est sublime ! Mais la nuit, la nuit ! ... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous ! ... Oh ! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur, on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles ; c'est horrible !

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse ; c'est qu'elle savait que de chaque côté de sa route se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genêts et d'ajoncs et qu'au bout de ce chemin il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure ; de temps en temps, comme je l'ai dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait sur les flancs un froissement de feuilles, la tête de la colonne s'arrêtait tout à coup ; plusieurs voix criaient *qui vive?...* Rien ne répondait, et le paysan disait en riant : C'est un lièvre qui part du gîte. Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient distinguer, ils se disaient l'un à l'autre : « Regarde donc ! ... » et le Vendéen répondait : « C'est votre ombre, marchons toujours. » Tout à coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes ; ils voulurent crier ; l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole ; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire : « À moi ! »

Vingt coups de fusil partirent à l'instant ; à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient ; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide ; on l'interrogea, il ne répondit point ; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort : il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fut là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler, pour entendre une messe, les habitants de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre ; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui ; les autres s'étendirent en cercle sur les ailes ; on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant ; il s'éteignit tout à fait, et le silence s'établit. – La demi-heure qui précède un combat passe vite. À peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade : « J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac ; si je meurs, tu les enverras à ma mère. »

Le mot *en avant* retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé ; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient ; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres amoncelées, le curé de Sainte-Marie-de-Rhé disait une messe, des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout alentour des femmes, des enfants, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une muraille d'hommes était placée, et sur un front plus rétréci présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui ; maintenant, c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant sur le côté gauche de la poitrine le cœur d'étoffe rouge qui servait de rallie- ment, et au chapeau le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât : ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade, les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles après chaque décharge que celles- ci : Serrez les rangs, serrez les rangs.

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait ; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux ; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata ; on vit s'éclaircir les rangs vendéens ; et quelques balles passant au travers allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfants. Il y eut dans cette foule un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent leur seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette, et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. – Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent, des rangs entiers tombaient sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut, il fit un signe ; les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Et cependant ces mots : Grâce ! grâce ! étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée.

— Grâce, grâce, disait-il, sauvez-moi, au nom du Ciel, au nom de votre mère.

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille pour le soustraire aux regards de ses soldats, mais bientôt il fut forcé de s'arrêter : le jeune homme s'était évanoui.

Cet excès de terreur l'étonna de la part d'un soldat, il ne s'empressa pas moins de le secourir, il ouvrit son habit pour lui donner de l'air. C'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre, les ordres de la Convention étaient précis, tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe ou son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain, dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue, il lui enleva promptement son uniforme et son chapeau, et revint auprès d'elle. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement.

— Mon père, mon père, furent ses premiers mots ; puis elle se leva et appuya ses mains sur son front, comme pour y fixer ses idées. – Oh ! c'est affreux, j'étais avec lui ; je l'ai abandonné ; mon père, mon père ! il sera mort !

— Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout à coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé. Vive le roi et la bonne cause !

Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre, mais cependant pas si vite que Marceau n'eût le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

— Tinguy, Tinguy ! s'écria la jeune fille étendant ses bras vers le métayer.

— Silence ! un mot vous dénonce, je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi ! Mettez cet habit et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Cholet, laissa à son collègue le commandement de la troupe, et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route qui traverse la Romagne, où le domestique de Marceau l'attendait avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla : il craignait que sa jeune compagne ne sût pas monter à cheval, et n'eût pas la force de marcher à pied ; mais elle l'eût bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force, mais autant de grâce que le meilleur cavalier*. Elle vit la surprise de Marceau et sourit.

* Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* même montent à cheval, littéralement parlant, comme un *fashionable* de Longchamp ; seulement elles portent sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux que l'on met aux enfants. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait longtemps fait croire le contraire (NdA).

— Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances les exercices des hommes me sont devenus familiers ; vous avez l'air si bon, que je vous dirai tous les événements de ma vie si jeune et déjà si tourmentée.

— Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau ; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et pour vous-même je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant ce que nous avons à faire est de gagner Cholet au plus vite. Ainsi donc affermissez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier.

— Au galop, reprit la Vendéenne, et trois quarts d'heure après ils entraient à Cholet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit

compte en quelques mots de sa mission, et revint avec sa petite escorte chercher un gîte à l'hôtel des *Sans-Culottes,* inscription qui avait remplacé sur l'enseigne les mots : *Au grand saint Nicolas.*

Marceau retint deux chambres ; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter tout habillée sur son lit, pour y prendre quelques instants d'un repos dont elle devait avoir grand besoin après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne, car maintenant il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtait devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle, puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait ; l'idée de sa mort, de la mort de l'échafaud ne lui vint même pas ; Marceau avait dit avec sa voix douce : Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle née d'hier, l'aurait-on fait mourir ? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang ? À peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire, chef vendéen, il tuait et pouvait être tué ; mais elle, elle pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance… Oh ! bien loin de croire à de tristes présages, le vie était belle et joyeuse, l'avenir immense ; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité, il aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds, un habit de général, il resterait longtemps ; rêve, rêve, pauvre Blanche.

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater ; quelque triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon ; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi, mais lui voyait déjà dans la vie ; il connaissait les haines politiques du moment ; il savait les exigences d'une révolution ; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit : c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans, il n'avait vu ni sa mère ni ses sœurs, et se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville il paraissait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commençait à paraître, il se rendit chez le général Westermann ; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt ; mais il fallait que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple Delmar. Il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé avec la troupe de l'expédition, il prenait dans la chambre voisine quelques instants de repos, et aussitôt son réveil le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En rentrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre ; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeuner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander ; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et après un instant de conversation elle n'éprouvait plus que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille, placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

À peine avons-nous eu le temps au commencement de cette histoire de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien pour atteindre en province, qui croyaient avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : Il faut régénérer, et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle sût qui il était.

— Ah ! ah ! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général, mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser ; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu ; j'avais promis à la Convention de lui envoyer sa tête.

Blanche était debout, pâle et froide, comme une statue de la terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle.

— Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua-t-il, les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. – Voilà la permission, ajouta-t-il, elle est en règle, tu partiras quand tu voudras ; mais auparavant je viens te demander à déjeuner, je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi, sans boire au salut de la République et à l'extermination des brigands. Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable ; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant de temps en temps une ou deux paroles sanglantes tombaient de ses lèvres, et faisaient passer un frison dans les veines de la jeune fille ; mais du reste aucun danger réel ne paraissait exister pour elle, les généraux espéraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abréger le repas ; il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge ; les généraux sautèrent sur leurs armes qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta :

— Bien, mes braves, dit-il en riant et en balançant sa chaise ; bien, j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes ; mais remettez-vous à table, il n'y a rien à faire là pour vous.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit Marceau.

— Rien, reprit Delmar, les prisonniers de cette nuit qu'on fusille.

Blanche jeta un cri de terreur :

— Oh ! les malheureux ! s'écria-t-elle.

Delmar posa son verre qu'il allait porter à ses lèvres, se retourna lentement vers elle.

— Ah ! voilà qui va bien, dit-il ; si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats ; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains et en la regardant en face ; mais tu t'y habitueras.

— Oh ! jamais, jamais ! s'écria Blanche, sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses sentiments devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs.

— Enfant, reprit Delmar, en lâchant ses mains, crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échafauds ? As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité, sans abattre quelques têtes ; malheur alors, malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés !

Il se tut un instant, puis continua :

— D'ailleurs, qu'est-ce que la mort ? un sommeil sans songe, sans réveil ; qu'est-ce que le sang ? une liqueur rouge à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache : Sombreuil en a bu. Eh bien ! tu te tais : voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philanthropique ? à ta place, un girondin ne resterait pas court.

Blanche était donc forcée de continuer cette conversation.

— Oh ! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi ?

— Dieu ne me frappe-t-il pas, lui ?

— Oui, mais il voit au-delà de la vie, tandis que l'homme, quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte.

— Soit ; eh bien ! l'âme est immortelle ou elle ne l'est pas ; si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté ? Si une âme l'habite, et que cette âme soit immortelle, je ne puis la tuer, le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison dont je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un ; garde tes réflexions philosophiques et tes arguments de collège pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs soldats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence : souviens-t'en.

Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets qu'il avait armés pendant cette conversation.

— Oh ! dit-il en le suivant du doigt, jamais homme sans s'en douter n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire. Blanche, savez-vous que si un geste, un mot, lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle ?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait : c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Beaulieu.

— Ô mon Dieu ! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains… ô mon Dieu, quand je pense que mon père peut tomber aux mains de ce tigre ; que s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là devant… C'est exécrable, c'est atroce ; n'est-il donc plus de pitié dans ce monde ? Oh ! pardon, pardon, dit-elle à Marceau, qui plus que moi doit savoir le contraire ? Mon Dieu, mon Dieu ! …

Dans ce moment, le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts.

— Partons, au nom du ciel, partons ! Il y a du sang dans l'air qu'on respire ici.

— Partons, répondit Marceau, et tous trois descendirent à l'instant.

III

Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps ; mais à une lieue de Cholet, son ami insista fortement pour qu'il y retournât ; de plus loin il eût été dangereux de revenir seul. Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop, et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche

— Eh bien ! lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous. Je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement ? d'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme ? Parlez : nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et dures. Parlez-moi longtemps de vous, de votre enfance, je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie, comment jeune sa mère était morte et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu ; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles, et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les événements de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent jusqu'au combat où Marceau lui sauva la vie. Elle parla longtemps, comme il le lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur. Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes, dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et, quelques instants après, Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassements, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage : quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. À peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit : Je veux, tous ne se lèvent point pour dire : c'est bien ! … mais nous ne voulons pas, nous ! C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'âme des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardents désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakespeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César, qu'en le faisant César. Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier qui était à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le chacal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre, la guillotine s'ébrèche si vite ! Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom ; des bateaux furent confectionnés exprès dans le port, on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier ; c'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour précipiter à fond d'eau les malheureux destinés à ce supplice, et le jour de leur essai il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vais- seau avec un bouquet à son grand mât, et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh ! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier, ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort, car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme ! Malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des meurtres inutiles ! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots révolution et république, inséparables pour elles des mots massacre et destruction ; et nos mères nous font hommes, et à quinze ans lequel d'entre nous, en sortant des mains de sa mère, ne frémissait pas aussi aux mots révolution et république ? lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager froidement ce chiffre qu'il avait regardé longtemps comme fatal – 1793 ? Auquel de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre Révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre ? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue, nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelé ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait encore besogne à faire ;* ce ne sont point eux qui ont dépassé la Révolution, mais la Révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était point ainsi du temps de messieurs les historiographes de la couronne ; n'ai-je pas entendu dire tout enfant que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince ?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de républicanisme si pure que celle du jeune général, qu'un soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée, et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Ce retour en ce moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles qui devinrent ses amies en l'embrassant, car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble ; une chose presque aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme ; Blanche ne devait pas conserver plus longtemps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette, il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le *shall* de l'autre. Folles jeunes filles ! il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au-devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste, et ses grâces qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie, un instant elle avait oublié devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'âme la plus naïve a sa coquetterie lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole ; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître.

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jusqu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh ! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nouvelle vie ; comme l'autre leur semblait loin derrière eux ! c'était presque un rêve. Seulement de temps en temps le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux : c'est que tout à coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait ; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes, comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt et un. Blanche les lui faisait répéter souvent, car, dans tout ce qu'il disait, il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son âme, il le croyait du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi : le mépris, à grande peine, s'était fait place dans un cœur si jeune qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement, une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation ; Marceau enfin, avant de connaître Blanche, n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien ! tous ces songes de bonheur, tous ces éléments d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse que Marceau croyait à jamais perdus pour lui, renaissaient dans un lointain encore vague, mais que cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois et sans sujet passer sur ses lèvres ; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre, qui la veille encore absorbait ses forces, et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière que ne puisse dépasser la douleur.

Blanche, de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie ? Les paroles qui s'échappaient de sa bouche pouvaient-elles lui être indifférentes ? sa physionomie empreinte d'une mélancolie si profonde ne devait-elle pas éveiller la pitié ? et lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi ?

C'est agités de ces divers sentiments qui chaque jour acquéraient une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes ; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin.

— Les bijoux conviennent-ils à ma situation ? dit-elle tristement ; des bijoux à moi ! tandis que mon père peut-être fuit de métairies en métairies, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile, tandis que, proscrite moi-même… non, que ma simplicité me cache à tous les yeux ; songez que je puis être reconnue.

Marceau la pressa vainement, elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées, ce fut donc à l'hôtel de ville que se sanctionna le mariage ; la cérémonie fut courte et triste, les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre, qui dit : « Allez, enfants, et soyez heureux. »

À la porte de l'hôtel de ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage ; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets : il donna l'un à l'épouse ; puis, s'avançant vers Blanche qui le regardait fixement, il lui présenta l'autre.

— Tinguy, où est mon père ? dit Blanche en pâlissant.

— À Saint-Florent, répondit le marinier. Prenez ce bouquet, il y a dedans une lettre. Vivent le roi et la bonne cause, mademoiselle Blanche !

Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger, il avait disparu. Marceau reconnut le guide, et malgré lui il admirait le dévouement, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites ; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remerciements à Marceau. Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy.

Blanche était triste, cette lettre l'avait rejetée au milieu des horreurs de la guerre ; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près, et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulue plus triste encore, car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon ; et, je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau avait été introduit dans le salon. En y entrant, Marceau, la tête penchée vers Blanche, qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord ; mais tout à coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête, Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres ; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du commandeur.

— Citoyenne, tu as un frère ?

Blanche balbutia et fut prête à se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua.

— Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeuné ensemble à Cholet. Comment se fait-il que depuis cette époque je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine ?

Blanche sentait ses forces prêtes à l'abandonner ; l'œil perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau. Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle ; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et, prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instants de la situation actuelle de la Vendée, et lui

apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il lui annonça que le général Dumas était rappelé à Paris ; et, le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna ; il crut y voir quelque rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant : sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour en obtenir quelques explications ; il était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir, balancer c'était se perdre. À cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentants du peuple envoyés par la Convention ; et si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs, de vaincre ou de porter leurs têtes sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et son inquiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger le défaut d'obéissance exposait son protecteur ; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les hommes cette espèce de courage, parce que chez elles il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement :

— Et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je m'éloigne. Au fait, ajouta-t-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire ? Insensé que j'étais ! Lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs. – Il marchait à grands pas. – Insensé ! des regrets, des pleurs ! Comme si je ne lui étais pas indifférent !

En se retournant, il se trouva en face de Blanche : deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. À son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux.

— Oh ! pardonnez-moi, lui dit-il, pardonnez-moi, Blanche ; mais je suis malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre ; comment séparer mes heures de vos heures, mes jours de vos jours ? J'avais tout oublié ; je croyais à l'éternité ainsi. Oh ! malheur, malheur ! je rêvais, et je m'éveille. Blanche, ajouta-t-il, avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyions jamais.

Il prit la main de Blanche, qui sanglotait.

— Oh ! promettez-moi que si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie courte ; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe ; et moi, moi, je vous promets, Blanche, que s'il y a, entre ma vie et ma mort, le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre.

Blanche était suffoquée par les larmes ; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et de l'autre, elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée.

— Toujours, toujours, balbutia-t-elle, et elle tomba évanouie. Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte ; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche rouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui.

— Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père peut-être. Oh ! épargnez mon père ; si mon père tombe entre vos mains, songez que sa mort me tuerait. Que voulez-vous de plus ? ajouta-t-elle en baissant la voix ; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous.

Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir ; lui-même en comprenait la nécessité, aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et une heure après il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle ; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rappelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne ; il repassait en quelque sorte par l'histoire qu'elle lui avait contée ; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant, il était prêt à arrêter son cheval, à retourner à Nantes ; et il lui fallut toute sa raison, pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que de ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eut reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselants de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par-dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force, et presque sans voix aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole : « Arrêtée ! ... » C'était Tinguy.

— Arrêtée ! qui ? Blanche ? s'écria Marceau.

Le paysan fit un geste affirmatif ; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours courant à travers terres et haies, genêts et ajoncs ; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau ; mais l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide.

— Arrêtée ! Blanche arrêtée ! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrées du paysan. Blanche arrêtée ! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami et en le forçant à se relever ; Alexandre, je retourne à Nantes, il faut m'y suivre, car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là.

Ses dents se froissaient avec violence ; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif.

— Qu'il tremble, celui qui a osé porter la main sur Blanche. Sais-tu que je l'aimais de toutes les forces de mon âme ; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver ? Oh ! fou ! oh ! insensé que je suis d'être parti ! ... Blanche arrêtée ! et où a-t-elle été conduite ?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient prêtes à crever ; ses yeux étaient pleins de sang ; et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois : « Où a-t-elle été conduite ? » répondre : « À la prison du Bouffay. »

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

IV

Il n'y avait pas un instant à perdre ; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami. Depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus de doute qu'il s'y était arrêté lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffay avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison ; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant : Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre.

— Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau ; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui.

À ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger autant que possible une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le mot de Blanche, qu'il ne pouvait articuler ; et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient, il entendit un cri : la jeune fille se jeta dans ses bras ; elle l'avait reconnu aussitôt : sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit tout oublier, âge et sexe : il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort : elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

— Ah ! ah ! vous ne m'avez donc pas abandonnée ! s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici ; dans la foule qui me suivait j'ai aperçu Tinguy ; j'ai crié : Marceau ! Marceau ! et il a disparu. Oh ! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas ? ... vous ne me laisserez point ici.

— Je voudrais, au prix de mon sang, vous en arracher à l'instant même ; mais...

— Oh ! voyez donc ; tâtez ces murs ruisselants, cette paille infecte ; vous qui êtes général, ne pouvez-vous...

— Blanche, voilà ce que je puis : Frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira ; vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

— Mais le pouvez-vous, vous ?

— Peut-être.

— Bientôt ?

— Deux jours, Blanche ; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous ?

— Est-ce le moment et le lieu où une telle question doive être faite, et où l'on puisse y répondre ? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour ?

— Oui, c'est le moment, car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me répondre : chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu ?

— Oh ! oui, oui...

Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

— Eh bien ! Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux.

Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

— Quel peut être votre dessein ?

— Mon dessein est de t'arracher à la mort ; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée, elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en prit une nouvelle force ; mais rappelant son courage :

— C'est impossible, dit-elle avec fermeté.

— Impossible ! interrompit Marceau, impossible ! Mais c'est folie ; et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes ? Crois-tu donc que tout ceci soit un jeu ? Mais écoute donc, écoute : c'est ta mort ! vois ! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette !

— Oh ! pitié, pitié ! c'est affreux ! Mais toi, toi, une fois ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi ! ...

— Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste ! Eh bien ! écoute-moi, Blanche ; car à mon tour j'ai des aveux à te faire : en te voyant je t'ai aimée, l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien ; bonheur ou échafaud, je partagerai tout avec toi. Je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer ; ou, si je te quitte, je n'ai qu'à crier *vive le roi,* ce mot me rouvre ta prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien ! soit ; ce sera quelque chose qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

— Oh ! non, non, va-t'en ; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi.

— Que je m'en aille ! Prends garde à ce que tu dis, et à ce que tu veux, car si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre ; j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai :

« Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu ; elle a voulu que tes derniers jours passassent dans le deuil, et que son sang rejaillît jusque sur tes cheveux blancs. Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche ; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche ; les larmes lui sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

— Oh ! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

— Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étrangère qui les fit tressaillir et se relever tous deux ; tu le dois, car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence à peine ; la religion te l'ordonne, et moi je suis prêt à bénir votre union.

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de Sainte-Marie-de-Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière.

— Oh ! mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et en l'entraînant ; oh ! mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

— Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père, que mon âge et l'amitié qui nous unissait me donnent le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme ; car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentiments contraires ; enfin elle se jeta dans les bras de Marceau :

— Ô mon ami ! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus longtemps. Marceau, je t'aime : je t'aime et je suis ta femme. Leurs lèvres se joignirent ; Marceau était au comble de la joie ; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase.

— Hâtez-vous, enfants, disait-il, car mes instants sont comptés ici-bas ; et si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que des cieux.

Les deux amants tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre !

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés.

— Ô mon ami, dit-elle, quel moment pour unir nos destinées ! quel temple pour un hymen ! Penses-tu qu'une union consacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée ? ...

Marceau tressaillit, car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses ; et là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor. Blanche, effrayée, se jeta dans les bras de Marceau.

— Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher ! s'écria-t-elle. Oh ! mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse !

Le jeune général s'était jeté au-devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats étonnés reculèrent.

— Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant, c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent.

— Enfants, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux ; enfants, à genoux ; car un pied dans la tombe je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats étonnés gardaient le silence ; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches ; il l'étendait vers eux ; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu :

— Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent ; la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau :

— Oh ! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi ; si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh ! Marceau, te figures-tu, à l'échafaud, moi ! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes ! Oh ! ne t'en va pas, ne t'en va pas ! Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai que je ne suis pas coupable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais si tu me quittes... Oh ! ne me quitte donc pas.

— Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie ; en moins de deux jours je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, mais d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour.

La porte s'ouvrit, le geôlier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras ; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux ; il détacha doucement ces mains dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée :

— Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot.

— Toujours, dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée ; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

V

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge ; il demanda de l'encre et du papier.

— Que vas-tu faire ? lui dit celui-ci effrayé de son agitation.

— Écrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche.

— Malheureux ! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée : tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance ; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée ? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteront même à chercher un prétexte plausible ? Avant une heure, tu serais arrêté ; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi ? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli, car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains ; il paraissait réfléchir profondément :

— Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout à coup. Et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste.

— S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée.

Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguy, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture : Paris, dit-il au postillon en lui donnant de l'or ; et les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence, partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée ; il avait en conséquence été mis à la disposition du Comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

À huit heures du soir, la voiture qui renfermait les deux généraux entrait à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais-Égalité. Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au numéro 336, et demanda le citoyen Robespierre.

— Il est au Théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize ou dix-huit ans ; mais si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

— Robespierre au Théâtre de la Nation ! Ne te trompes-tu pas ! ...

— Non, citoyen.

— Eh bien ! je vais l'y joindre, et si je ne l'y trouve pas, je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom, le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du Comité de salut public. On jouait *La Mort de César.* Il entra au balcon ; un jeune homme lui offrit sur le premier banc une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant de là apercevoir celui qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé ; une étrange fermentation régnait dans le public ; des rires et des signes s'échangeaient et partaient comme d'un quartier général d'un groupe placé à l'orchestre ; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

À ses côtés parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins son séide, Philippeaux, Hérault de Séchelles et Lacroix, ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce Mirabeau du peuple, il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même plusieurs fois son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention : ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La Commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les girondins, après

avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part ; après le 31 mai, l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action ; l'Assemblée était l'autorité la plus étendue ; une faction s'était emparée de l'Assemblée, quelques hommes commandaient à cette faction ; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le Comité de salut public jusqu'au 31 mai avait été composé de conventionnels neutres ; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut élu membre ; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Hérault de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond ; Billaud-Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départements, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs ; et Barère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la Révolution s'était incarnée ; il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres : l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient : Celui de la Commune, représenté par Hébert. Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait dans *Le père Duchesne* l'obscénité du langage ; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables ; l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme. Le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées ; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le Comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultra-révolutionnaire qu'on avait crue tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme ; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 1793, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la Commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires* à *la liberté des cultes* étaient *défendues.*

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cessation du gouvernement révolutionnaire ; *Le Vieux Cordelier,* rédigé par Camille Desmoulins, était l'organe du parti. Le Comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au-dedans, et vaincre au-dehors ; et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux ; la Révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 1794, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis, à son tour, il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait *La Mort de César ;* une espèce de mot d'ordre avait été donné aux dantonistes ; ils se trouvaient tous à cette représentation, et sur un signal donné par leur chef en se levant, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivants :

> Oui, que César soit grand ; mais que Rome soit libre.
> Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !
> Qu'importe que son nom commande à l'univers,
> Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers ?
>
> Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
> D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
> Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;
> Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au Théâtre de la Nation, car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à populariser l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant Marceau le cherchait vainement dans cette salle ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

— J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

— Où vous êtes-vous rencontrés ?

— Chez lui ; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

— Et que vous êtes-vous dit ?

— Que je savais toute la haine que me portait le Comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

— S'expliquer, s'expliquer ! c'est bien avec des gens de bonne foi.

— C'est justement ce que je lui ai répondu ; alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé, j'ai continué ; certes, il faut comprimer les royalistes, mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. – Eh ! qui vous a dit, a repris Robespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent ? – Qu'en dis-tu ? pas un innocent n'a péri ! me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles, qui était avec moi, et je suis sorti.

— Et Saint-Just était-il là ?

— Oui.

— Que disait-il ?

— Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrées d'un homme qui se contient ; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

— Le muscadin ! disait Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules comme un Saint-Sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains ; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère.

— Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulins, je te ferai porter la tienne comme un saint Denis.

Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

— Eh ! qui le savait si près ? dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

— À propos, dit Philippeaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi ?

— Comment, Laya fait des pamphlets ! qu'il refasse *L'Ami des Lois ;* je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

— Le voici.

Philippeaux lui présenta une brochure.

— Eh ! il a signé, pardieu. Mais il ne sait donc pas que, s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou. Chut, chut, voilà la toile qui se lève.

Le mot chut se prolongea dans toute la salle ; un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène.

Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et, avec une courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie :

— Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes.*

Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes ; il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait eu au théâtre, celle de *La Mort de César.*

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu ; des coups d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient plus fréquents au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille : C'est à la scène III, et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

> César, nous attendions de ta clémence auguste
> Un don plus précieux, une faveur plus juste,
> Au-dessus des États donnés par ta bonté...
>
> CÉSAR
>
> Qu'oses-tu demander, Cimber ?
>
> CIMBER
>
> La liberté.

Trois salves d'applaudissements les accueillirent.

— Voilà qui va bien, dit Danton, et il se leva à demi. Talma commença :

> Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Danton se leva tout à fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever ; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres ; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps ; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissements ni murmures ; il retomba vaincu : la grille de la baignoire se releva, et tout fut fait. Les guillotineurs l'emportaient sur les septembriseurs. 1793 fascinait 1792.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de tout autre chose que de la tragédie, fut peut-être le seul qui vît, sans la comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques secondes ; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre ; il se précipita hors du balcon, il arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé ; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.

— Que voulez-vous donc de moi ? lui dit-il.

— Une entrevue de quelques minutes.

— Ici ou chez moi ?

— Chez toi.

— Viens alors.

Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre ; Robespierre, indifférent et calme ; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche, l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs ; il n'avait ni l'éloquence entraînante de Mirabeau, ni la fermeté paternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert ; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant * ; enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant lui semblait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle ; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme singulier ne pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

* La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est presque devenue proverbiale. Le 20 prairial, jour de la fête de l'Être suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu-barbeau, d'un gilet de mousseline brodé, posé sur un transparent rose ; une culotte de satin noir, des bas de soie blancs et des souliers à boucles complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud (NdA).

Ils arrivèrent ; un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième ; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts *Le Contrat social* et *l'Émile,* une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisit cette vue sur Marceau.

— Voici le palais de César, lui dit-il en souriant ; qu'avez-vous à demander au dictateur ?

— La grâce de ma femme, condamnée par Carrier.

— Ta femme, condamnée par Carrier ! la femme de Marceau ! le républicain des jours antiques ! le soldat de Sparte ! Que fait-il donc à Nantes ?

— Des atrocités.

Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant ce récit, se tourmentait sur sa chaise, sans l'interrompre ; cependant Marceau se tut.

— Voilà donc comme je serai toujours compris, dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

— Eh bien donc ! Robespierre, la grâce de ma femme ! Robespierre pris une feuille de papier blanc :

— Son nom de fille ?

— Pourquoi ?

— Il m'est nécessaire pour constater l'identité.

— Blanche de Beaulieu.

Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait.

— La fille du marquis de Beaulieu, le chef des brigands ?

— Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.

— Et comment se fait-il qu'elle soit ta femme ? Marceau lui raconta tout.

— Jeune fou ! jeune insensé ! lui dit-il ; devais-tu ? ... Marceau l'interrompit :

— Je ne te demande ni injures ni conseils ; je te demande sa grâce, veux-tu me la donner ?

— Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la République ?

— Jamais.

— Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu ?

— Je le combattrais comme je l'ai déjà fait.

— Et s'il tombait entre tes mains ? Marceau réfléchit un instant.

— Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.

— Tu me jures cela ?

— Sur l'honneur.

Robespierre reprit la plume.

— Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis longtemps je te connais, depuis longtemps je désirais te voir.

S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta.

— Écoute : à mon tour, dit-il en le regardant fixement, je te demande cinq minutes ; je te donne une existence tout entière pour ces cinq minutes : c'est bien payé.

Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua :

— On m'a calomnié près de toi, Marceau, et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu ; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas ? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées : la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône ; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre, et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée : c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur ; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres : 1791, 1792, 1793. Si l'Être suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms ; j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique ; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère... Si je tombe, mon Dieu ! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... Si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée : la Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux, en tout cas, qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

— Maintenant, voici la grâce de ta femme... Tu peux partir sans même me donner la main.

Marceau la lui prit et la serra avec force ; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier :

— Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre, au revoir.

Marceau s'élança sur l'escalier ; le général Dumas montait comme il descendait.

— J'ai sa grâce, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras ; j'ai sa grâce, Blanche est sauvée...

— Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre.

Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amené.

De quel poids son cœur était soulagé ! que de bonheur l'attendait ! que de félicités après tant de douleurs ! Son imagination plongeait dans l'avenir ; il voyait le moment où du seuil du cachot il crierait à sa femme : Blanche, tu es libre par moi ; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.

De temps en temps cependant une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur, alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé ; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent ! partout des relais sont préparés, point de retard ; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, Le Mans, La Flèche ; il aperçoit Angers ; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable : la voiture renversée se brise ; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrandes, atteint Varades, dépasse Ancenis ; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes, Nantes ! qui renferme son âme, sa vie, son avenir. Quelques instants encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffay ; il est arrivé ; qu'importe ?

— Blanche ! Blanche !

— Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier ; elle est sur la première...

— Malédiction !

Et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple, qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes ; un des condamnés le reconnaît :

— Général, sauvez-la, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vivent le roi et la bonne cause.

C'était Tinguy.

— Oui, oui ! ...

Et Marceau s'ouvre un chemin ; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne ; il arrive sur la grande place avec elle : il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant : Grâce ! Grâce !

En ce moment, le bourreau, saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle ; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang ! ... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître, entre les dents de cette tête, la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

Blanche de Beaulieu,
roman d'Alexandre Dumas, père (1802-1870)
est paru dans les *Nouvelles contemporaines,*
en 1826, à Paris.

ISBN : 978-2-89668-823-4
© Vertiges éditeur, 2019
– 0824 –